MALA JUNTA

de Claudia Huaiquimilla
1h29 – Chili - sortie 14/03/2018

Pour éviter l'internement dans un centre de rééducation, une solution de la dernière chance s'offre à Tano, 16 ans. Il est expédié dans le sud du Chili chez son père qu'il n'a pas vu depuis des années. Entre l'ennui de la vie à la campagne et le ressentiment pour son père, une amitié va naître entre l'ado rebelle et Cheo, un garçon timide et maladroit harcelé en raison de ses origines indigènes.

Rencontre avec l'équipe du film « MALA JUNTA ».

Mala Junta » (la mauvaise influence) suit Tano, 16 ans (Andrew Bargsted). Pour éviter l'internement dans un centre de rééducation, une solution de la dernière chance s'offre à lui. Il est expédié dans le sud du Chili chez son père qu'il n'a pas vu depuis des années. Entre l'ennui de la vie à la campagne et le ressentiment pour son père, une amitié va naître entre l'ado rebelle et Cheo (Eliseo Fernández), un garçon timide et maladroit harcelé en raison de ses origines indigènes. Alors que la communauté mapuche doit faire face à de fausses accusations et affronte la violence policière, Tano découvre des facettes de Cheo qui vont forcer son respect.

D'origine mapuche, la réalisatrice Claudia Huaiquimilla propose une fiction qui filme cette communauté de l'intérieur. Je n'ai pas été la seule à aimer ce film puisqu'il repart de Cinelatino avec le Prix des Lycéens, le Prix du Public fiction, et une mention spéciale de la part de la CCAS.

Rencontre avec la réalisatrice Claudia Huaiquimilla, l'acteur Andrew Bargsted et le producteur Pablo Greene.

Quelle a été la toute première idée au moment de l'écriture du scenario ?

Claudia : Je pense qu'en premier sont apparus les personnages. D'ailleurs, on avait fait un court-métrage avec mon cousin qui joue le rôle de Cheo dans « Mala Junta », où je raconte sa vie avant mon long-métrage.

Ton cousin est-il un acteur professionnel ?

Claudia : Non, c'est un acteur naturel. Il avait 9 ans pour le court-métrage et 13-14 ans pour le long-métrage.

Comment avez-vous fait pour diriger des acteurs non-professionnels et professionnels ensemble ?

Claudia : C'est un travail très différent, mais je pense qu'en tant que réalisateur, on doit savoir dialoguer avec chaque acteur, car on doit expliquer à chacun ce qu'il doit faire, qu'il soit professionnel ou pas. En général, les acteurs professionnels m'aidaient dans la stratégie pour préparer la scène, et la rendre fluide. Les acteurs naturels vivaient la scène, quel que soit le nombre de prises.

Vois-tu une différence entre un film qui parle des Mapuches réalisé par un Mapuche ou quelqu'un qui ne soit pas mapuche ?

Claudia : Oui, mais je ne pense qu'une proposition soit meilleure que l'autre.

Mais l'approche est très différente, car à cause des problèmes qu'il y a eu, le monde indigène est assez fermé. Il est donc difficile d'y rentrer. Les récits sur eux provenant de gens extérieurs à leur culture ont eu pour conséquence de les stéréotyper. Avec « «Mala Junta », on voulait montrer la vie quotidienne d'un Mapuche.

Le réalisateur brésilien Felipe Bragança a fait un film qui parle des Guaranis. Il me disait que des indigènes Guaranis étaient, dans l'esprit des gens, comme assimilés à une civilisation antique : un Maya avec un téléphone portable paraît anachronique. Est-ce le même cas avec les Mapuches ?

Claudia : Pas au Chili, où je pense qu'il y a un syncrétisme, une réelle fusion avec les Chiliens. C'est quelque chose que je voulais montrer aussi, afin que les Chiliens se sentent proches, qu'ils aient une empathie pour la famille mapuche.

Andrew, comment t'es-tu préparé pour ce personnage ?

Andrew : Le scenario m'a déjà donné des pistes. On pouvait penser que c'était évident, mais cela ne l'était pas vraiment, car certains scénarios ne te donnent pas une image concrète du personnage. Mais le scénario de « Mala Junta » nous indiquait l'essence des personnages et leur contexte. Cela aide beaucoup car c'est comme cela que je construis les personnages, à partir du contexte, plus que de la construction interne, car je pense que les personnes se définissent à partir de ce qu'elles vivent et de ce qui les entoure. Le défi était de montrer le côté humain et sensible du personnage. C'était très important pour que le public soit en empathie avec ce personnage, malgré sa violence innée.

Comment finance-t-on un tel film ?

Pablo : Il y a des choses au Chili qui sont impossibles à aborder quand on demande un financement. On ne peut pas faire appel aux entreprises quand on touche à des sujets polémiques comme celui-ci. On a donc lancé une campagne de financement participatif. Ce sont surtout des amis, des amis d'amis et la famille qui nous ont soutenus via ce crowdfunding. On a aussi eu une petite aide régionale.

Combien de temps pour écrire le scénario ?

Claudia : Le travail antérieur au tournage a nécessité un an et demi, mais pendant le tournage, je faisais des changements, parce que l'approche devient différente en tant

Nous avons été aux « works in progress » de plusieurs festivals pour trouver des moyens de financer la co-production. Mais ce temps d'attente nous a aussi permis de réfléchir et « laisser décanter ».

L'accueil du film est-il différent ici ?

Le film a été vu seulement en festivals pour le moment. C'est un film surtout fait pour le Chili, où les gens étaient surpris. Ils ont aimé le film même s'ils ne s'attendaient pas à ce qu'il soit émotif. Une autre surprise que l'on ait eu est d'avoir gagné le prix du public dans un festival chilien. En France, on est surpris par le niveau d'analyse et de réflexion autour du film, même avec le public des séances scolaires. Quand ils me demandent pourquoi les Mapuches ne sont pas aimés, je peux aborder avec eux la représentation que les Chiliens ont d'eux à travers les médias, qui ne les représentent que comme des terroristes. Ils me demandent à chaque séance s'il y aura une suite. On n'y a jamais pensé, mais du coup, on commence à y réfléchir (rires).

Andrew : je pense que le film surprend aussi au Chili car on n'est pas habitué à voir des films qui traitent de sujets sociaux et politiques d'un côté humain. Comme le Chili est le pays des étiquettes, le cinéma politique est vu comme une sorte de pamphlet, de propagande.

La scène la plus dure ?

Andrew : la plus dure pour moi a été celle de confrontation avec le père.

Claudia : Il y a beaucoup de moi dans ses deux personnages jeunes : les problèmes de Tano m'interrogent et je suis Mapuche comme Cheo. Je pense que la scène la plus dure à monter est la scène finale, parce que j'avais une fin plutôt d'information, assez fermée. Cela m'a demandé beaucoup de temps pour me diriger vers une fin plus sensible, et qui a besoin du public, parce que ce sont en fin de compte les films qui parlent le plus au public qui les interrogent.

Avez-vous d'autres projets ?

Claudia : l'équipe a un projet qui s'appelle « Motín » qui est proposé en Cinéma en développement ici à Cinélatino.